





Matthieu ROCK

# Le Vice et la Joie

*et trois autres nouvelles*

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-227-3994-8

© Matthieu Rock

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

# Le Vice et la Joie

## PREMIERE PARTIE

Le jour touchait à sa fin. Le café, une grosse bâtisse aux murs imposants, était planté au carrefour entre la rue principale et deux autres petites ruelles. Une terrasse en goudron, meublée d'une dizaine de tables et d'un immense noyer, donnait sur ladite rue principale, qui partait vers le bourg. De l'autre côté du bâtiment, une autre terrasse, celle-ci faite de bois, surplombait une petite rivière en contrebas. Cette rivière s'appelait Le Havre et Louise aimait bien la longer le dimanche matin pendant que tout le village se ruait sur les produits hors de prix du marché local. Louise, la fille assise au fond de la terrasse en bois. Elle était en tailleur sur sa chaise, qui elle-même reposait sur le sol en équilibre sur les deux pieds arrière. Louise sirotait tranquillement un verre de menthe à l'eau. Non, à la vérité elle ne le sirotait pas, c'était même le contraire. Elle soufflait dans sa paille, ce qui faisait buller la boisson et provoquait un gargouillis sonore. Les quelques habitués qui n'étaient pas rentrés manger chez eux - il était vingt heures - la dévisageaient discrètement, et plissaient leurs petits yeux de fouines pour

exprimer leur dégoût sans trop que cela se voie. Mais Louise les voyait bien, et elle s'en amusait, parce que c'était là la seule chose à faire. Quand elle captait un regard, elle redoublait d'ardeur et soufflait plus fort et le liquide venait parfois arroser son beau visage, le tâchant d'un vert sucré qui atteignait jusqu'à ses yeux. Elle fixait alors ses observateurs et s'efforçait de leur offrir son regard le plus langoureux, malgré le sucre qui lui piquait les rétines. Cela fonctionnait plutôt bien, les hommes rougissaient. Cela la fit rire et l'occupa pendant un petit quart d'heure, et puis d'un coup elle se lassa. Il lui arrivait souvent d'être lassée. C'était un problème qui devenait récurrent, chez elle. La lassitude lui rongait peu à peu la vie, lui arrachait ses amis, ses passions. Avec un petit soupir, elle décolla ses lèvres de la paille, les humecta d'un petit coup de langue, et s'appuya contre le dossier de sa chaise en plastique rouge. Elle leva les yeux au ciel, tapota quelques secondes sur la table puis vida son verre d'un trait. Elle regarda une petite araignée grimper son avant-bras. Avant, elle aurait sursauté. Mais depuis quelques



années, elle ne sursautait plus. L'araignée pouvait bien la piquer, cela ne changerait rien au programme. Elle resterait assise ici en s'efforçant de ressentir la douleur, irait payer son verre de menthe dans cinq minutes, et rentrerait chez elle aux alentours de vingt heure douze. Ensuite elle avalerait en vitesse une bolée de pâtes pas cuites car elle n'aimait pas attendre, et elle filerait chez sa mère pour lui emprunter un DVD qu'elle regarderait le soir même dans son lit, une jambe en dehors de la couette car il faisait trop chaud, et une autre sous la couette parce qu'il faisait trop froid. Elle était comme ça, Louise : partagée. Divisée. Entre deux eaux. Elle savait que la situation n'était pas viable, qu'elle devait choisir, saisir une opportunité, comme disait sa mère. Elle alluma une cigarette, fuma quelques taffes et la jeta bien vite par terre car elle ne supportait pas le goût du tabac. Elle avait beau se forcer, essayer et réessayer, elle ne parvenait pas à apprécier et cela la plongeait dans une colère noire. Elle trouvait que fumer était la marque des gens courageux, parce qu'ils ne laissaient pas la vie s'en aller d'elle-même, ils la

chassaient. Les fumeurs étaient actifs, ils anticipaient : ils se détruisaient d'eux-mêmes, ils œuvraient de concert avec le destin au lieu d'en être tributaires.

\*

En fait, Louise, c'est moi. J'aime bien raconter ma vie à la troisième personne. Je peux ainsi donner à ma morne existence l'apparence de celle d'une héroïne de roman, comme l'ont fait Tolstoï et Flaubert avant moi. Ma vie a beau être d'un intérêt très mineur, et c'est un euphémisme, si je sors de mon corps pour la regarder de l'extérieur et si je me la décris à moi-même comme dans les livres, elle m'apparaît tout de suite comme plus intéressante. Réfléchissez-donc, depuis tout à l'heure que s'est-il passé ? J'ai bu une menthe à l'eau et fumé deux taffes sur ma cigarette.

Bref. J'étais donc assise à la terrasse d'un bar qui s'appelait à cette époque (j'ignore s'il se nomme toujours ainsi) Le Café Du Coin. Tout bêtement, parce que la rivière en contrebas, voilà. Après avoir jeté ma cigarette, je me levai pour quitter les lieux. Dans le bar, un album de Black

Sabbath touchait à la fin. Il n'y avait plus personne qu'un type louche affalé sur le comptoir, la tête dans les bras, un double whisky encore agrippé par l'une de ses mains. Je me suis rapproché de lui mine de rien, il puait l'alcool à plein nez, et je ne pus m'empêcher de grommeler un « eeeurgh » dans ma barbe invisible. Je payai quatre-vingt centimes à Olivier, le patron de l'endroit, et m'apprêtais à filer quand j'entendis l'ivrogne beugler. – Tu m'filerais dix balles ? Olivier n'avait pas trop l'air d'accord, et l'envoya paître sans trop de ménagements. Intéressée, je restai sur le pas de la porte, à observer l'action. Bon ce n'était pas le débarquement de Normandie, mais c'était quand même le premier évènement extra-ordinaire qui m'arrivait depuis des siècles.

\*

Je finis mon whisky. La blonde est toujours sur le pas de la porte. J'aimerais bien qu'elle se taille. Olivier me regarde de travers, il doit se demander ce que je suis en train de foutre. Moi aussi, quelque part, je me demande. Ça doit être l'alcool qui me

rend fou. Pourtant, je suis étrangement lucide, calme. Je réitère ma question.

– Tu m’filerais dix balles ? et j’adresse un petit coup d’œil à la fille à la porte. Par un mouvement de tête, je lui fais signe de déguerpir. Elle ouvre des yeux grands et vides comme mes poches, mais ne bouge pas. Sa bouche est semi-ouverte, et ses lèvres rouges remuent un petit peu, on dirait qu’elle se raconte une histoire à elle-même. Je recommande un whisky, et Olivier ne veut bien sûr pas me servir. Il me connaît bien pourtant. Moi aussi je le connais bien. J’habite le coin depuis que je suis né. C’est comme si j’avais grandi dans ce café. Mon père tenait la baraque il y a dix ans de ça. J’avais passé mes révisions du bac à boire des bières avec lui. C’était sa dernière année, parce qu’après avoir servi des verres toute sa vie l’envie lui avait pris d’en casser quelques-uns sur le visage de ma pauvre mère. Aujourd’hui, il est en prison et ma mère ressemble à un Picasso de seconde main.

– Donne-moi dix balles, je répète.

Le patron veut pas. Il me dit de dégager. T’inquiète pépère, je vais dégager. Tu m’verras

plus. Mais j'partirai pas les main vides, ça non. Je lance un dernier regard vers la blonde, qui semble un peu absente. J'ai une idée. Je ne la lâche pas des yeux, et, à l'abri de ceux de Olivier, je sors un objet de ma poche, de manière à ce qu'elle le remarque. Il s'agit d'un Beretta 92. Je vois ses yeux verts attirés par le mouvement de ma main, elle cille deux ou trois fois pas plus, et replonge ses yeux dans les miens, l'air de dire qu'elle attend la suite de l'histoire. Son petit air de défi me donne envie de lui refaire le portrait version art abstrait. Ça doit être des restes d'instincts paternels. Olivier essuie ses verres en me tournant le dos. Je l'appelle. Je vais régler, Olivier. Je me dirige vers la caisse. Au moment de payer les quinze euros et quatre-vingt-dix centimes que je n'ai de toute façon pas, je lui montre mon revolver. C'est à ce moment précis que je regrette. Je suis devenu fou, qu'est-ce que je fais à menacer le patron du seul café de mon village de naissance ? Tout le monde va être au courant. Tout le monde va être au courant. Cette pensée qui m'horrifie d'abord se transforme dans ma tête, et provoque en moi une

montée d'endorphines, sûrement due à mon orgueil insatiable. Tout le monde va être au courant. Mes tremblements se calment, et le canon touche quasiment le front de Olivier. Lui, il n'en mène pas large. La sueur coule déjà. Il ne comprend pas ce qui se passe, je suis d'ordinaire un client si calme... Sans un mot, je hoche la tête vers la caisse-enregistreuse. Il comprend, l'ouvre et me tend les billets. A vue de nez, une petite centaine d'euros. C'est pas assez. Je regarde Blondie, elle n'a pas bougé, elle épie la scène comme une petite chatte stoïque. Je lui fais signe de venir. Elle ne bouge pas. Je recommence. Elle s'active, et se dirige vers moi.

- On va monter à l'étage. Tous les trois.

A la file indienne, d'abord elle, puis Olivier, qui a le canon du flingue collé au dos, puis moi. En haut, je sais qu'il y a Victor. Le collègue. On arrive là-haut, et j'lui explique le topo. La blonde se met un peu en retrait et observe la scène, impavide. Elle a l'air défoncée. Est-elle défoncée ? En tout cas, c'est un beau morceau, mais j'ai pas le temps de

m'en occuper. La thune d'abord, comme disait mon père.

La pièce est rustique : vieux plancher en bois, un meuble avec une télé cathodique dessus, un canapé et des plaques électriques posées sur un tabouret. Les volets entrouverts laissent entrer la lumière de la lune, l'ampoule du salon est grillée.

\*

Adossée au mur à gauche de la porte d'entrée, Louise observe la scène. Elle trouve ça chouette, les émotions qui peignent les visages des trois hommes devant elle. Le type avec le flingue, surtout. Elle sent sa peur, son appréhension, son aversion pour ses propres actes, et sa haine envers les autres et surtout lui. Mais pourtant, il tient bon. Elle se dit qu'il doit être sacrément courageux, pour réussir à faire des choses qu'il déteste autant. Elle se mordille un peu les lèvres. Cela fait longtemps qu'elle n'a pas été aussi excitée. Ses fluides corporels viennent sourdre sous sa peau, elle ressent chaque chose à la puissance mille. La dernière fois que cela lui était arrivée, elle était sous extase. Sur les visages des gérants du bar, ce

qu'elle lit est plus commun : c'est la peur dans son plus simple appareil. Mais elle se surprend à aimer ça aussi. Elle voit sur leurs traits une terreur viscérale, une peur de mourir, l'absurde refus d'être envoyé six pieds sous terre dans la fleur de l'âge. Carnassière, elle s'humecte un peu les lèvres comme pour goûter mieux à l'épaisse atmosphère d'angoisse. Le voleur la remarque. Il la regarde bizarrement. Il n'est pas vraiment beau, avec son gros nez et sa tête si longue qu'on dirait un ballon de rugby, mais le torrent d'émotion qui coule dans ses yeux attire Louise comme un aimant. Elle aimerait venir à ses côtés, tenir elle-même le pistolet, le tenir fermement, sentir sa pulsation magnétique, sentir le torrent d'émotions quand elle le lèverait vers les deux barmen, et nourrir son âme de leurs yeux mouillés. Mais elle attend la suite, comme un vautour attend la fin de la chasse.

Le ballon de rugby s'appelle Julien. Il n'aime pas son prénom, il aime pas sa gueule, et il aime pas tenir un flingue. D'ailleurs il n'aime pas du tout la personne qui le lui a vendu, un type qu'il avait connu au collège et qu'il avait revu lors d'une



soirée quelconque. Un gars qui s'appelait Romain Buisson, et qui, en débutant total, avait sorti son flingue au beau milieu de la fête pour frimer, entre deux rails de coke. Julien l'avait regardé avec dégoût, mais avait noté dans un coin de sa tête que si besoin, il savait où se procurer un revolver.

- Victor. Il me faut l'argent. Je sais que vous ne le déposez à la banque que le samedi en début d'après-midi. On est vendredi soir. Je veux tout.

Sans rechigner, l'intéressé file soulever une latte du plancher et en ressorts une jolie liasse ainsi qu'un sac de piécettes. Incapable de tout prendre, Julien propose à Louise de porter les sonnantes et trébuchantes. Le convoi redescend. Une fois en bas, Julien éteint les lumières, arrache deux rideaux aux grandes fenêtres, fait s'asseoir les deux commerçants sur deux chaises différentes dos à dos, et les lie ensemble.

– Comme dans Indiana Jones.

C'est la première fois que Louise prend la parole. Julien la regarde, un peu étonné, puis esquisse un sourire. Ensuite, il arrache le sac de piécettes à sa complice, et franchit le pas de la

porte. Louise reste figée quelques secondes. Elle semble hésiter. Elle sait que le moment peut être crucial. Il faut prendre la bonne décision. L'opportunité. C'est maintenant. Elle choisit. Elle se dirige vers Victor et Olivier. Ceux-ci la remercient et l'encouragent à se dépêcher. Elle saisit Victor par les cheveux et lui enfouit un torchon sale dans la bouche. Avant que Olivier n'ait le temps d'élever la voix, il a deux grosses éponges en travers du gosier. Ensuite, Louise se dirige vers la sortie. Dehors, Julien compte ses sous, pas pressé.

- T'avais oublié de leur clouer le clapet.

Julien relève les yeux comme s'il avait été dérangé dans un travail exceptionnellement minutieux. Mais son regard agacé ne dure qu'un temps, il doit reconnaître que sa complice a bien réagi. Cette dernière poursuit :

– Je veux les pièces.

– Non.

– T'es vraiment un pauvre con.

– je m'en fous.

– Donne-moi les pièces ou j'appelle la police.

Silence.

– Non.

– Bon, et tu vas faire quoi maintenant ? Ils vont tous cafter. Tout le monde va être au courant demain matin.

– A moins que je les descende.

Frissons.

– Tu serais pas capable, je t'ai bien observé, t'as pas ce qu'il faut.

– T'as peut-être raison. Tu sais, pour toi aussi, c'est fini, Oudon et son petit marché et ses petites ballades le long de la rivière. Tu ferais mieux de te tirer d'ici.

Louise est étonnée qu'il soit au courant de ses promenades dominicales.

– T'as une voiture ? J'ai pas de voiture, moi.

– Bien sûr que j'en ai une.

\*

Le type a une vieille R5 pourrie. Bleue foncée, portières enfoncées, pare-chocs défoncés. Une véritable épave. Il monte dedans, sans rien me dire.

On n'a pas vraiment fini de discuter, et j'ai pas pu lui demander si je pouvais monter avec lui. Il allume son moteur. Encore, je dois faire le bon choix. Ma mère me répétait souvent : Louise, active-toi ! Il faut saisir les opportunités quand elles se présentent ! Arrête de tergiverser ! Si tu réfléchis trop, tu ne feras jamais rien ! Alors j'écoute ma mère et j'ouvre la portière. Je m'affale sur le siège passager. Julien ne m'accorde pas un regard et fait sa marche arrière en posant sa main sur mon appuie-tête pour se retourner. Ses doigts sales et collants d'alcool touchent ma nuque, ça me dégoûte. Ensuite, on monte la côte. La R5 râle un peu, mais elle nous emmène en haut.

Il est presque vingt et une heure, et c'en est terminé de la lumière. Dans toute la côte qui nous emmène jusqu'à la voie d'insertion pour rejoindre la départementale, rien n'éclaire notre chemin que les phares jaunes de la R5. Je ne pipe mot, et mon chauffeur non plus. Je regarde ses doigts s'agiter nerveusement sur le volant, je le vois lutter contre le sommeil. Il n'a pas l'air au mieux de sa forme. Au bout d'un moment, il me dit :

– Je suis ivre. Prends le volant.

On s'arrête au bord de la route, sur le parking d'un garage Renault. Je prends sa place, et on redémarre.

– On va où ? je dis.

– Chez un copain, à Nantes.

– On a combien ?

Là, Julien se marre dans sa barbe visible.

– Comment ça, on ? Tu penses peut-être qu'on va partager ?

Je fais une énorme embardée sur la route, et je me place en contresens sur la voie de gauche. Un poids lourd arrive, et m'envoie une myriade d'appels de phares. Je fais de grands zigzags, Julien est secoué dans tous les sens. Moi, je fonce vers le camion. Cinquante mètres, quarante mètres, vingt mètres...

– OK, OK ! C'est bon ! On divise par deux !

Je me replace in extremis sur la voie de droite. Le klaxon du camion m'explose les tympans à travers ma fenêtre ouverte. J'essaie de rester stoïque. Il faut que je lui montre ce que j'aie dans

le ventre. Que je ne suis pas une sainte-nitouche qui se laisse berner par le premier clampin venu.

– ... Complètement cinglée... marmonne Julien avant de s'endormir, la tête contre la fenêtre.

Sur la route, j'enfonce une cassette dans l'autoradio. C'est *From Earth To Eternity* de Birthday Party, un des premiers groupes de Nick Cave. Je monte un peu le son et chantonne. Ça n'a pas l'air de déranger Julien, qui semble dormir profondément. La route défile.

\*

Cette fille connaît les paroles de Birthday Party. Un bon point. Peut-être devrais-je... Non. Je vais trouver une combine, mais pas question de partager le butin.

\*

Je le réveille quand on arrive à Nantes. D'une voix engourdie il me dit d'aller me garer Rue Des Olivettes, ce que je fais sans broncher. Pendant le trajet, j'ai eu tout le temps de réfléchir aux tenants et aux aboutissants de cette situation pour le moins imprévue. Je devais aller emprunter un DVD à ma

mère et le regarder à moitié sous ma couette, à moitié en dehors, au lieu de quoi me voilà à faire la pilote pour un cambrioleur bas de gamme dans les rues de Nantes. Pour aller où ? Pour faire quoi ? Je ressens une inquiétude troublante quand à mon futur proche. Toutefois, cette dernière n'est rien en comparaison de l'excitation qui m'habite. Le souvenir frais du braquage me donne encore la chair de poule, et ma petite incartade en contresens bouscule encore les battements de mon cœur.

– C'est quoi ton prénom ? fait la voix ensommeillée.

– Louise. Toi ?

– Julien.

Louise et Julien. Julien et Louise. Je le regarde du coin de l'œil. Il observe la ville à travers sa fenêtre. Il semble réfléchir. Quand on arrive aux alentours de notre point d'arrivée, il se retourne vers moi.

– Tourne ici. Gare-toi là.

Il ne parle que par injonctions, courtes et précises.

– Sors de la voiture. Va voir au bout de la rue. Assure-toi qu’il n’y ait pas les flics. Puis reviens. Pas de bruit.

Je sors donc, je fais tout comme il me dit. Pas de flics. Rien. Pas un chat. Tout au bout tout au bout, je crois apercevoir deux passants qui se dirigent vers nous, mais ils sont loin et ils n’avancent pas vite. Quand je reviens à la voiture, Julien est en train de s’affairer sur les sièges arrière. Il les a soulevés, et est en train de planquer la liasse de billets dessous. Il a l’air gêné quand il me voit revenir. Je prends les devants :

– Tu comptais planquer l’argent ? Te débarrasser de moi ? T’es vraiment un pauvre type, Julien. Donne-moi ma part, et je déguerpis. Ne me la donne pas, et je te jure que je vais te rendre la vie impossible.

Il me jauge du regard. Il sent que je suis sérieuse. Résigné, il me file ma part, en soupirant comme si c’était moi l’emmerdeuse.

– Au revoir, je lui dis.

Il ne me répond pas. Il m’encourage juste du regard à me barrer le plus rapidement possible. Ce



que je fais, dégoutée. Fin de l'idylle. On aurait pu être *Bonnie and Clyde*... Je ne me retourne pas. J'entends les portières de la R5 se fermer. Et j'entends les talons de ses bottines claquer sur le pavé. Je m'arrête sous un réverbère, et je compte mes billets. Trois cent cinquante euros. Pas mal. Je souris, et réfléchis à quoi je pourrais m'employer pour dépenser tout cet argent. Perdue dans mes pensées, je ne vois pas les deux mecs arriver vers moi. Je n'ai pas le temps de me dire que je suis trop bête, sortir une telle somme en pleine rue de Nantes à vingt-deux heures. Tout ce que j'ai le temps de voir, c'est une main qui m'arrache les billets avec une rapidité déconcertante. Par pur réflexe, je me jette sur le voleur, les griffes en avant. Mais son pote me retient, me soulève comme si je n'étais qu'une planche de contreplaqué, et m'envoie valser contre les volets d'une maisonnette. Une violente douleur me cingle l'épaule. Je vois rouge. Je retourne au combat. Rebelote, les gars, beaucoup plus forts que moi, me rejettent comme une minuscule fourmi. Je tremble de rage, d'être si impuissante. Si Julien était là... Il

est là. Il se jette sur mes agresseurs. Sa façon de se battre est très désordonnée. Il baisse la tête et enserre les deux mecs par la taille, ne réussissant à rien qu'à les énerver plus. Ils lui assènent des coups puissants sur le crâne, et je le vois faiblir. Au bout d'un moment, il s'extirpe et bat en retraite. Il reprend son souffle comme un taureau blessé. Les deux gars se remettent aussi, même s'ils semblent beaucoup moins amochés. Je prends le relai, en assénant un coup de pied bien ajusté dans les parties de celui qui a mon argent. L'autre ne m'intéresse pas. Il me faut mon argent. Ils n'en ont pas besoin. Ils n'ont pas l'air bien pauvres, avec leurs polos Lacoste et leurs coupes de cheveux d'école de Droite. Ils doivent juste trouver amusant d'agresser à deux une pauvre fille seule dans une rue déserte. Sous la puissance et la précision de mon coup de pied, le type se plie en deux, le visage tordu par la douleur. Salope ! Il lâche même, ne se sentant littéralement plus pisser. Son pote, par solidarité masculine mal placée, m'assène une gifle d'enfer. Je tombe à la renverse, et je n'ai que le temps d'entrapercevoir Julien qui sort un objet

métallique de sa poche avant de m'effondrer sur le trottoir.

\*

*Nantes, Quartier des Olivettes*

C'était une rue d'ordinaire plutôt calme, à une quinzaine de minutes du centre-ville, principalement bordée par des petites maisonnettes au crépi grisé par le temps. Nos quatre protagonistes se regardaient en chiens de faïence. Personne ne bougeait. Louise était affalée au sol, sa tignasse blonde dans l'eau croupie du caniveau, le nez en sang. Elle fixait Julien, et dans son regard brillait une lueur étrange. Les deux étudiants tremblaient des genoux, soudain réduits à deux enfants apeurés. Face à eux, à un mètre cinquante à peu près, le bras tendu, la main fermement serrée sur la crosse, Julien les tenait en joue.

– Vous n'avez pas honte ? Bande de petits merdeux. Je vais vous faire sauter la cervelle.

Un des deux merdeux suscités se mit à sangloter. L'autre semblait trop terrorisé pour pleurer.

– Vous comprenez ? fit Julien en se rapprochant. Je vais vous buter. Maintenant. C’est fini pour vous. C’est con, crever à vingt ans. Enfin, ça fera deux enculés de moins sur terre. Silence.

– BAM ! cria Julien.

Surpris, les deux petits bourgeois glapirent comme des chiots effrayés et s’effondrèrent. Une odeur nauséabonde s’éleva : l’un des deux s’était chié dessus. A quelques rues de là, on entendait des bruits de fête dans les cafés.

– Dégagez, fit Julien, mais sa voix se perdit dans le vide car les deux agresseurs s’étaient déjà carapatés. Il adossa Louise contre un petit muret, et nettoya les tâches de sang qui leopardaient son joli visage.

– On va aller boire un verre, lui dit-il quand elle rouvrit les yeux. Louise ramassa ses billets, et les enfouit dans la doublure de sa veste, tout au fond. Julien rangea son arme dans la poche intérieure de son cuir de motard. Après avoir marché une dizaine de minutes, ils trouvèrent un café comme ils les aimaient : un peu excentré, pas bondé, qui ne payait pas de mine, et calme. L’endroit s’appelait

le Mon Soleil. Tenu par une cinquantenaire, c'était un troquet de quartier, avec seulement trois tables mais une dizaine de tabourets au comptoir. Ils s'y assirent et commandèrent une Pinte de Jupiler chacun.

– Merci, pour tout à l'heure, fit Louise, ... d'être revenu.

– De rien. J'ai entendu crier, je me suis dit que je te devais bien ça.

Ils avaient soif et ils burent.

– Tu crois qu'Olivier et Victor se sont libérés ? fit Louise avec un sourire dans la voix.

– Je n'en sais rien. Ce ne sont pas exactement des Indiana Jones en puissance...

Ils rirent doucement.

– Tu t'en es déjà servi ?

– Non. Pas sur quelqu'un.

– Et tu oserais... Si... Si par exemple les types de tout à l'heure m'avaient blessée... Ou tuée ? Tu aurais tiré ?

Silence. Julien se creusait la cervelle. Dans les yeux de Louise se lisait une faim, une faim